CONSIDÉRATIONS

N° 116.

SUR LA MENSTRUATION

ET SES DÉRANGEMENS;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 10 juillet 1826, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR MAURICE LACHEVRIE, de Dornecy,

Département de la Nièvre.

« On peut exiger beaucoup de celui qui devient auteur pour acquérir « de la gloire ou par un motif d'intérêt. Mais celui qui n'écrit « que pour satisfaire à un devoir dont il ne peut se dispenser, à une « obligation qui lui est imposée, a sans doute de grands droits à « l'indulgence de ses lecteurs. » LA BRUYÈRE.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1826.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER, *Examinateur.*
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	BERTIN, *Président.*
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. FOUQUIER, *Examinateur.*
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DÉSORMEAUX, *Examinateur.*
Clinique médicale	CAYOL. LAENNEC. LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT LEROUX, MOREAU, PELLETAN père, PINEL VAUQUELIN.

Agrégés en exercice

Messieurs	Messieurs
Arvers.	Maisonnab.
Breschet.	Moreau.
Capuron, *Examinateur.*	Murat.
Chomel, *Suppléant.*	Parent du Chatelet.
Cloquet aîné, *Examinateur.*	Pavet de Courteille.
Coutanceau.	Ratheau, *Suppléant.*
De Lens.	Richard.
Gaultier de Claubrye.	Rullier.
Gérardin.	Ségalas.
Guersent.	Serres.
Jadioux.	Thévenot.
Kergaradec.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE.

A MON ÉPOUSE CHÉRIE,

Compagne courageuse de mes longues infortunes.

M. LACHEVRIE.

CONSIDÉRATIONS

SUR LA MENSTRUATION

ET SES DÉRANGEMENS.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

On donne le nom de *menstrues*, *mois*, *règles*, etc., à un écoulement périodique et physiologique de sang par la vulve.

Je ne m'arrêterai point à réfuter l'opinion des anciens qui croyaient le sang menstruel doué des propriétés les plus singulières; celle d'*Aristote*, qui attribuait la périodicité des règles à l'influence de la lune; celles plus bizarres encore de *Paracelse* et de *Vanhelmont*, qui la faisaient dépendre de la présence d'un prétendu ferment dans l'utérus. Quel mérite y aurait-il de renverser, après mille autres qui m'ont devancé, la théorie de *Méad*, qui n'est au fond que celle d'*Aristote*; l'échafaudage d'*Astruc*, qui a décrit et fait graver, dans ses planches sur l'utérus, des *appendices* veineuses et des vaisseaux vermiculaires disposés de manière à devenir le siége d'une pléthore sanguine et lymphatique? De quel poids peut être, pour l'anatomiste moderne, l'autorité de *Lieutaud*, qui prétend que le sang menstruel est fourni en partie par le vagin? Que lui importe que *Bordeu* ait regardé la

matrice comme une glande, et comparé les règles à un dévoiement? Faut-il aller chercher bien loin des argumens pour combattre *Roussel* et *Aubert*, quand les faits de tous les temps et de tous les lieux déposent contre eux?.... Je laisse à d'autres la gloire d'une victoire facile; qu'ils s'enivrent à longs traits, s'ils le veulent, du plaisir de faire rire les sots aux dépens d'hommes recommandables; quant à moi, sans m'imposer la tâche pénible de compulser tout ce qu'on a écrit d'hypothétique sur la menstruation, je m'en tiens à ce qu'on sait de positif. Je prends pour guides les excellens ouvrages de physiologie de MM. *Adelon*, *Broussais*, *Magendie*, *Richerand*, etc., et les notes recueillies aux cours et leçons cliniques des professeurs distingués de la Faculté célèbre dont je m'honorerai toujours d'avoir été élève.

1.° On a généralement renoncé à la prétention d'expliquer les causes du retour périodique des menstrues.

2.° On convient généralement que la menstruation est inhérente à l'organisation de la femme.

3.° On croit qu'elle consiste en une exhalation sanguine à la surface interne de l'utérus, qu'on admette ou qu'on rejette l'existence d'une muqueuse tapissant sa cavité. « Il est certain, dit M. le professeur « *Adelon*, que la menstruation est un symbole parfait de toutes les « hémorrhagies médicales; il y a de même irritation préalable de « l'organe qui en est le siége, tuméfaction, sensibilité de l'utérus, « gonflement des vaisseaux utérins. L'écoulement semble être la crise « de la congestion; il procure du soulagement: l'unique différence, « c'est que la congestion entre dans le plan de la santé, et se re- « nouvelle chaque mois. Véritable phénomène organique, cette « menstruation se montre dépendante de toutes les irritations ex- « ternes, et sa susceptibilité à être modifiée, perturbée, est ex- « trême. »

4.° Le sang menstruel n'a de propriétés malfaisantes que dans les cas de maladies de l'utérus ou du vagin. Il paraît qu'*Hippocrate* avait déjà fait cette remarque, puisqu'il dit à ce sujet: *Procedit*

autem sanguis velut à victimâ, et citò congelatur, si sana fuerit mulier.

5.° Il est fourni par les artères utérines, et se trouve souvent mêlé à une plus ou moins grande quantité de lymphe; cependant M. *Magendie* dit que, dans un petit nombre de cas, il a toutes les qualités du sang veineux.

6.° Il n'y a dissidence, parmi les physiologistes modernes, que sur la manière d'envisager l'utilité du phénomène. On peut rapporter à trois chefs principaux leurs opinions à cet égard. Les uns veulent que la menstruation soit destinée à maintenir l'équilibre dans les fonctions de la femme, à suppléer à la faiblesse naturelle de ses organes sécréteurs (M. le professeur *Recamier*); d'autres la considèrent comme un moyen que la nature emploie pour préparer l'utérus à recevoir le sang destiné au fœtus (M. le professeur *Richerand*); M. *Lobstein* enfin ne lui assigne d'autre usage qne celui d'évacuer le sang qui doit servir à métamorphoser le tissu de l'utérus pendant la grossesse.

M'ériger en juge dans une question aussi épineuse, ce serait à moi le comble de la témérité : que d'autres fixent, s'ils le peuvent, l'opinion sur ce point de physiologie spéculative.

ÉTABLISSEMENT DE LA MENSTRUATION ; ACCIDENS QUI L'ACCOMPAGNENT.

Établissement des menstrues.

Dans l'ordre naturel, ce n'est que lorsque la femme est assez développée pour remplir convenablement le vœu de la nature, que ses organes génitaux s'éveillent, que le besoin de la génération se fait sentir ; chez elle aussi l'appareil sexuel se flétrit avant les autres organes ; en sorte que la génération n'est possible pour elle que dans la vigueur de l'âge. « C'est pendant cette période de la vie seu-

« lement que les menstrues ont lieu. Leur existence est le signe de « la fécondité, l'indice, et, pour ainsi dire, la mesure de la « santé. » (*Roussel.*)

Je viens de dire que les règles ne devaient s'établir que lorsque l'individu peut remplir convenablement le vœu de la nature; mais il est loin d'en être toujours ainsi dans l'état actuel de la société. C'est de quatorze à quinze ans dans nos climats; de huit à dix, dans les pays chauds; de dix-huit à vingt dans le nord, que s'établissent les menstrues. Outre ces différences attachées au climat, il en est une foule d'autres qui sont individuelles. La puberté est plus précoce chez les tempéramens nerveux, bilieux et sanguin, que chez le tempérament lymphatique. Une nourriture abondante, l'usage d'alimens excitans, hâtent l'apparition des règles; le défaut d'alimens, leur mauvaise qualité, produisent un effet contraire. Une vie active, laborieuse, retarde le développement des organes de la génération; une vie molle, oisive, l'accélère au contraire. L'imagination n'a pas une influence moins grande sur l'appareil reproducteur. Qui ne connaît les conséqences pernicieuses de la masturbation?

Les auteurs rapportent une foule d'exemples de pubertés précoces. Mahomet épousa, dit-on, Cadhisja à l'âge de cinq ans, et l'admit à huit dans son lit. On cite plusieurs filles de Paris qui ont accouché à douze ans. Mais qu'ont de surprenant les nombreuses différences qu'offrent les femmes sous le rapport qui nous occupe, quand on sait que tous les excitans naturels de l'économie, physiques ou moraux, peuvent hâter le développement des organes, y créer des besoins factices, en exagérer les besoins réels, et leur faire franchir de beaucoup les bornes physiologiques?

Décrire la puberté, ce serait dépasser les limites que je me suis tracées. D'ailleurs que pourrais-je dire après les *Buffon* et les *Roussel?* Qu'il suffise d'établir ici que c'est au milieu d'un grand changement dans le physique et le moral de la jeune fille (changement qui semble se faire sous l'influence des organes génitaux, qui sor-

tent alors de leur longue léthargie) que les règles apparaissent : « Cette évacuation périodique, dit M. le professeur *Richerand*, s'annonce, dans la plupart des femmes, par tous les signes qui indiquent la plénitude du système circulatoire, comme lassitudes spontanées, bouffées de chaleur au visage, teint vif et animé, et par d'autres qui manifestent une direction des humeurs vers l'utérus et la pléthore locale de cet organe, comme douleurs de reins, un certain prurit dans les parties de la génération. La première éruption met fin à cet état... Un sang pur et vermeil coule en plus ou moins grande abondance pendant quelques jours, la pesanteur se dissipe, et la femme se sent soulagée. »

Cette première éruption est assez généralement précédée d'un écoulement fluide, blanchâtre.

Accidens qui peuvent accompagner l'établissement de la menstruation.

La première éruption menstruelle n'est pas toujours aussi simple; de nombreux accidens peuvent l'accompagner; et, s'il est quelquefois assez facile de reconnaître la nature de ces accidens, il ne l'est pas toujours de décider si la cause en préexiste à l'apparition des règles, si elle a sa source dans la menstruation elle-même, ou bien enfin si elle agit seulement pendant que la nature travaille à former la jeune fille.

Maladies qui préexistent à la menstruation. Je suis loin de nier qu'une maladie légère du système lymphatique ne puisse s'améliorer sous l'influence de la puberté; soutenir le contraire, ce serait être en opposition avec les faits. Je crois néanmoins qu'on peut dire, d'une manière presque générale, que toute affection aiguë ou chronique, toute prédisposition morbide quelconque, siégeant dans les principaux foyers de la vie, ne peuvent manquer de s'exaspérer à une époque où toutes les fonctions acquièrent subitement un grand

surcroît d'énergie. Elles ne peuvent manquer non plus de s'opposer plus ou moins à l'établissement des menstrues, soit en épuisant la malade, soit en établissant un point de révulsion qui empêche les fluides de se porter vers l'utérus. Combien sont nombreuses les maladies que je signale ici ! Les plus communes sont celles des viscères thoraciques ; viennent ensuite celles des viscères abdominaux : tantôt elles ont une marche aiguë, et conduisent rapidement au tombeau ; d'autres fois (ce sont principalement celles des viscères abdominaux) elles affectent une marche chronique : ce qui les a fait confondre avec la chlorose, maladie sur la nature de laquelle on est d'ailleurs peu d'accord.

Maladies qui dépendent de la menstruation elle-même. Les stimulations de toute espèce, le physique et le moral en un mot, ont-ils concouru à la production d'une puberté factice ? L'accumulation des propriétés vitales sur l'utérus enchaîne le développement des autres organes, et la vie peut d'autant moins se soutenir, que les malheureuses ainsi constituées ont souvent des règles très-abondantes. Trop heureuses si elles en sont quittes pour une mobilité excessive du système nerveux !

D'autres fois, il arrive que la trop grande irritabilité de l'utérus empêche ou ne permet que difficilement l'écoulement hémorrhagique. Tous les fluides se précipitent alors sur ce viscère, dont il part d'innombrables irradiations qui portent le trouble dans l'organisme ; et si un tel état persiste, la métrite, les congestions viscérales et toutes les névroses peuvent en être la conséquence. Ces dernières affections s'établiront d'autant plus sûrement que la femme y sera prédisposée par son tempérament. La nature peut cependant se débarrasser du sang menstruel par une voie insolite, soit qu'une irritation préexiste dans un organe dont la structure est favorable à une hémorrhagie, soit que cette irritation résulte d'une sympathie actuellement mise en jeu. (Règles déviées.)

Maladies qui surviennent pendant l'établissement de la menstruation. Toutes les causes de maladies peuvent agir sur l'économie pendant que la crise menstruelle se prépare ; l'influence en est alors extrêmement énergique, et tel agent qui, dans tout autre circonstance, n'eût produit aucun effet fâcheux, peut entraîner alors à sa suite les plus graves accidens : cela tient-il à ce que les viscères, peu accoutumés au surcroît de vie qui les anime, ne peuvent plus recevoir impunément d'excitation? Quoi qu'il en soit, les maladies susceptibles de naître lors de l'établissement des règles, sont presque toutes celles qui remplissent le cadre nosographique ; il serait superflu de les énumérer ici ; seulement je dirai qu'elles sont en rapport avec la prédisposition du sujet et que le symptôme le plus constant de leur existence est la non apparition des règles, phénomène érigé en maladie, source d'erreurs les plus funestes.

On parle de règles remplacées par la diarrhée, par un flux séreux, etc. Il ne faut voir, dans toutes ces évacuations périodiques anomales, que les symptômes d'affections tôt ou tard désorganisatrices.

Vices de conformation. Des vices de conformation peuvent s'opposer à l'écoulement des règles, en retenant le sang dans l'utérus. Ces vices de conformation sont : l'occlusion du col de la matrice, l'occlusion ou l'absence du vagin, l'adhérence congéniale ou accidentelle des grandes ou des petites lèvres, l'imperforation de l'hymen. L'absence de la matrice entraîne nécessairement l'absence de la menstruation ; celle des ovaires paraît avoir le même résultat. L'écoulement du flux menstruel, quoiqu'ayant sa source dans l'utérus, peut cependant se faire par une voie insolite: le rectum, le canal de l'urètre, une ouverture de l'abdomen ; tous ces cas supposent une imperfection du vagin.

Prophylaxie. Veut-on prévenir la plupart des maladies qui préexistent à la menstruation, et les funestes résultats d'une puberté précoce? Qu'on se hâte de soustraire la jeune fille à l'influence de toutes les causes

qui pourraient tendre à faire prédominer chez elle le système lymphatique ou le système sensitif. Loin d'elle la mollesse et l'oisiveté, les lieux bas et humides, le voisinage des marais, l'air plus pernicieux encore des grandes villes; qu'on se garde bien de lui faire contracter l'habitude des plaisirs, le goût de la parure, l'usage des mets succulens. Les bals, les spectacles, la société et la fréquentation des hommes, la lecture des romans, la vue des statues, des tableaux indécens lui seront interdits. Si on lui permet la danse et la musique, que ce soit avec une sage réserve, et qu'un choix judicieux préside toujours à ses exercices en ce genre. Puissent les mères, renonçant à la sotte vanité d'entendre vanter la grâce et la gentillesse de leur enfant, lui inspirer de bonne heure l'amour des choses utiles; distraire son imagination mobile par des occupations capables de lui former l'esprit et le cœur; lui prescrire une alimentation saine et frugale, le séjour de la campagne, un exercice corporel proportionné à ses forces; et, se reposant sur la nature du soin de lui former la taille, proscrire de sa gorde-robe ces vêtemens ridicules, qui laissent les organes les plus délicats exposés aux intempéries de l'air, et compriment douloureusement les plus importans. C'est en se conformant à ces sages préceptes qu'on formerait des femmes vraiment utiles à la société, et nous n'aurions pas la douleur de voir succomber si souvent à une mort prématurée, de malheureuses victimes poussées dans la tombe.

Je passe à une époque où les dangers étant plus imminens, on sentira mieux la nécessité de les prévenir. Aussitôt que la jeune fille commence à se former, on la mettra à l'abri de tous les agens susceptibles de l'impressionner trop vivement soit au physique soit au moral (on sait avec quelle efficacité les affections morales s'opposent à l'expansion des propriétés vitales, en les concentrant sur les viscères du thorax et de l'épigastre). On l'instruira de tout ce qui doit se passer en elle, de toutes les précautions qu'elle doit prendre (il en sera question à l'article *aménorrhée*). C'est à cette époque surtout que la mère redoublera de soins et de vigilance; elle saura

tout ce qui se passe dans ce jeune cœur, et ne négligera rien pour l'arracher à ses rêveries.

Considérations thérapeutiques. Si, malgré les soins hygiéniques ou par leur omission, un accident se déclare, que le médecin soit mandé sans délai; c'est à lui seul qu'il appartient d'agir; mais qu'il se garde bien de le faire en aveugle, et n'aille pas diriger des emménagogues contre une affection morale par exemple. Avant d'établir son diagnostic, qu'il s'enquière de tout ce qui a précédé; qu'il interroge soigneusement la jeune fille, cherche à lire dans ses yeux un secret qu'on lui cache; qu'il explore attentivement tous les viscères, passe en revue toutes les fonctions. C'est seulement quand il a découvert la source du mal, qu'il lui est permis de le combattre. Combattre le mal, ce n'est pas toujours la seule indication à remplir (ce serait la seule, s'il s'agissait d'une maladie de l'utérus); le médecin ne doit jamais perdre de vue celle de favoriser l'éruption menstruelle. Dans un traité comme le nôtre, il ne peut être question que de la dernière indication. Les moyens propres à la remplir varient suivant l'état de l'utérus. Les fluides se portent-ils en trop grande abondance vers cet organe, est-il dans un état de stupeur; l'exercice, la danse (1), des ventouses sur les seins, des frictions cutanées, une large application de sangsues à la vulve sont les moyens les plus efficaces. La jeune fille, placée dans les circonstances précédentes est-elle pléthorique; son pouls est-il plein, fort, vibrant; sa peau chaude, sa face injectée : on débutera par une saignée générale. Des douleurs de reins, des pesanteurs dans le bassin, des mouvemens spasmodiques, etc., annoncent-ils une irritation de la matrice; des bains de siége, des injections mucilagineuses, légèrement

(1) Mon intention étant de renvoyer à cet article pour le traitement de l'aménorrhée, qu'on ne s'étonne pas d'y voir figurer des agens thérapeutiques que la décence ne permet pas d'employer chez une vierge.

narcotiques, des vapeurs émollientes devront être mises en usage; les sangsues, en nombre suffisant, conviendront encore.

Le sang, au lieu de se porter vers l'utérus, affecte-t-il une tendance contraire, le médecin devra s'opposer à sa direction vicieuse. Mais la plus grande circonspection doit présider ici: ce n'est jamais par des répercussifs et des astringens, qu'il faut attaquer une congestion, une hémorrhagie, une phlegmasie qui s'opposent à la menstruation. On emploiera des moyens plus doux, plus innocents, dont on favorisera l'action par des stimulans directs ou indirects de l'utérus; tels sont les bains de siége, l'application réitérée d'un petit nombre de sangsues à la vulve, ou de ventouses à la partie interne et supérieure des cuisses; l'électricité, les fumigations aloétiques, les pédiluves, les emménagogues internes s'il n'y a pas indication contraire, ce qui est rare. Remarquons en passant que quand il s'agit d'une hémorrhagie, les stimulans de l'utérus ne doivent être employés que lorsqu'elle a disparu, jamais pendant qu'elle a lieu.

La jeune fille, parvenue à l'âge de puberté, est-elle chlorotique, on emploiera les toniques, les ferrugineux, les stimulans de l'appareil génital, en un mot le traitement de l'affection à laquelle on croira avoir à faire.

Quant aux vices de conformation, nous renvoyons aux traités de chirurgie. Il est un cas qui réclamerait une attention toute particulière, s'il se présentait; mais cela doit être excessivement rare : c'est celui où, l'absence du vagin s'opposant à l'écoulement des règles, le sang tendrait à se faire jour par un point quelconque des muqueuses ou de la peau. Loin de s'opposer à cette hémorrhagie anomale, il serait du devoir du praticien de la favoriser par tous les moyens imaginables.

MANIÈRE DONT SE COMPORTE LE FLUX MENSTRUEL UNE FOIS ÉTABLI; DÉRANGEMENS QU'IL PEUT ÉPROUVER.

Manière dont se comporte le flux menstruel.

Ce n'est que peu à peu que la menstruation se régularise. Il s'écoule souvent plus d'un an avant qu'elle suive une marche périodique.

Les femmes sont ordinairement menstruées tous les vingt-six, vingt-huit ou vingt-neuf jours. Cette règle générale souffre des exceptions : il est des femmes qui perdent deux fois par mois ; il en est un petit nombre chez qui le flux menstruel est tout-à-fait irrégulier, sans que cependant leur santé paraisse en souffrir. Les règles sont assez généralement suspendues pendant la grossesse et une partie de l'allaitement. On trouve encore ici des exceptions ; les auteurs citent même des femmes qui n'ont jamais été réglées que pendant la grossesse. Remarquons toutefois que ces exceptions sont rares, et qu'on doit toujours se défier des hémorrhagies utérines pendant la gestation. Quand les règles ne disparaissent pas aussitôt après la conception, l'écoulement devient de moins en moins abondant, et se prolonge rarement au-delà du troisième mois. Il serait intéressant de savoir si les femmes qui perdent pendant qu'elles sont enceintes, n'ont pas l'utérus bilobé; ce qu'il y a de certain, c'est que ces règles insolites ont lieu au détriment du fœtus : « *Si mulieri* « *in utero gerenti purgationes prodeant, fœtum sanum esse impossibile.* « (Hip. sec. 5, aph. 60.) »

Dans nos climats, les menstrues coulent ordinairement pendant trois, quatre, cinq, six jours ; quelques femmes ne voient que pendant une journée; d'autres, pendant huit jours ; d'autres, enfin, perdent d'une manière presque continue. « Les premières, dit « M. *Maygrier*, ne perdent pas assez, les dernières beaucoup trop ; « dans l'un et dans l'autre cas, la santé des unes ou des autres peut être

« plus ou moins profondément altérée. » M. *Maygrier* parle principalement des femmes de Paris ; car il en est dans la campagne qui ne perdent que pendant un jour, tout au plus deux, et qui jouissent de la santé la plus parfaite. En général, les femmes du midi ont leurs règles plus abondantes que celles du nord : « Mais on observe que « celles qui vivent sous l'équateur et celles qui habitent les terres « voisines du pole en ont à peine quelques traces ». On accordera facilement à M. *Maygrier* que « chez les premières, l'excès de la « chaleur volatilisant tous les fluides, ne permet pas au flux mens- « truel de paraître » ; mais comment concevoir que « chez les der- « nières, le froid, en resserrant tous les couloirs, amène des ré- « sultats semblables » ? Quoiqu'il en soit de cette explication, à l'exception près que je viens de signaler pour les femmes de l'équateur, on peut dire que toutes les causes capables de faire prédominer les organes sexuels, tendent à augmenter la quantité du sang menstruel, et peuvent la rendre excessive, pourvu toutefois que l'orgasme utérin ne dépasse pas certaines limites. La prédominance du système lymphatique, et du système locomoteur, produisent un effet contraire. « La menstruation (M. le professeur *Adelon*) étant une action d'exha- « lation, la quantité du sang doit être en rapport avec la viabilité de « l'utérus ; souvent des femmes pâles perdent plus que des femmes « colorées, et qui paraissaient sanguines et fortes, parce que l'état de « l'utérus a plus d'influence ici que l'état de la constitution. »

Le climat, l'âge, le tempérament, les occupations, les affections morales, etc, etc., étant des causes qui peuvent apporter des différences remarquables dans la quantité du sang fourni par chaque menstruation, il y a lieu de s'étonner qu'on ait voulu l'évaluer même d'une manière approximative. *Hippocrate* la portait à deux hémines, qu'on évalue à vingt onces, quantité excessive. *In omni autem muliere si sana sit, euntes menses moderatâ quantitate prodeunt, ad duarum atticarum heminarum mensuram, aut paulò plures, aut pauciores, idque, ad biduum aut triduum.* (Hipp. *de morbis mulierum.*)

Les femmes de Paris perdent, dit-on, de quatre à huit onces de sang.

Voici comment la menstruation doit se comporter, suivant M. *Maygrier*: « Pour que les femmes se portent bien, pour qu'elles « jouissent constamment d'une bonne santé, et qu'il y ait un juste « équilibre entre la vie de tous les organes, il faut que le sang coule « pendant quatre ou cinq jours, à peu près de la manière suivante: « le premier jour, le sang paraît en très-petite quantité, ou se « montre, et disparaît alternativement; le second jour l'écoulement « est plus prononcé; mais c'est pendant le troisième jour qu'il est « le plus considérable, pour diminuer le quatrième et disparaître « le cinquième. Chaque menstruation est assez généralement pré- « cédée et suivie d'un écoulement blanc, qui, loin de produire de « la douleur en passant sur les parties de la génération, les lubrifie « et tempère par sa présence l'ardeur du sang menstruel. »

Je ferai l'observation que j'ai déjà faite. M. *Maygrier* prend pour type les femmes de Paris. Je respecte infiniment l'autorité de ce professeur distingué; cependant je pense que, pour juger d'une manière générale si une femme perd trop ou trop peu, il n'y a qu'un guide certain, c'est l'état de sa santé.

Quelques-uns des symptômes précurseurs dont il a été question en parlant de la première éruption menstruelle se renouvellent à chaque époque pour la plupart des femmes. Il en est cependant chez qui l'écoulement se manifeste sans qu'elles s'en aperçoivent. Un grand nombre sont vivement portées à l'acte vénérien pendant qu'elles sont réglées; on a remarqué que, chez ces dernières, la musique fait couler abondamment le sang menstruel. D'autres sont dans une espèce d'engourdissement, ont une propension irrésistible au sommeil et à la paresse. Chez toutes, l'irritabilité générale est accrue considérablement.

La menstruation assujettit la femme à des soins de propreté dont l'omission entraîne les incommodités les plus dégoûtantes; mais qu'en évitant un écueil, elle n'aille pas donner dans un autre. La propreté a aussi ses inconvéniens quand elle est poussée trop loin. L'a-

bus des lotions tièdes relâche la muqueuse vaginale, et prédispose aux fleurs blanches; les lotions astringentes, excitantes, aromatiques, etc., entretiennent les organes génitaux dans une excitation permanente, surtout quand elles sont répétées souvent.

Il sera question plus loin des précautions qu'exige la susceptibilité viscérale pendant la durée des époques menstruelles.

Dérangemens qu'éprouve le flux menstruel.

Ménorrhagie. Quand l'écoulement des menstrues dépasse, pour la quantité, les bornes physiologiques, on lui donne le nom de ménorrhagie. On l'a confondue à tort avec la métrorrhagie; cette dernière hémorrhagie est étrangère à la crise menstruelle, et par conséquent à mon sujet. La ménorrhagie tient le plus souvent à une prédominance fâcheuse du système générateur; souvent elle dépend d'une vie sédentaire, de l'habitude de la station, de l'usage d'alimens excitans, de l'abus des chaufferettes; dans quelques cas, elle est liée à une hypertrophie du cœur, à une pléthore sanguine. Avoir exposé les causes de la ménorrhagie, c'est avoir posé les bases d'un traitement dont les détails m'entraîneraient trop loin.

Ménostasie et dysménorrhée. Chez quelques femmes, chaque menstruation est précédée de douleurs dans les lombes, de pesanteur dans l'hypogastre; il s'y joint quelquefois des mouvemens spasmodiques. Dans quelques cas, le ventre se tuméfie; les fonctions digestives s'altèrent plus ou moins; le caractère devient impatient, irascible, etc. C'est à ce groupe de symptômes, pris quelquefois pour les signes d'une grossesse, qu'on a donné le nom de ménostasie. Quand, au contraire, quelques-uns des symptômes précédens, tels que douleurs de reins, tranchées utérines, mouvemens spasmodiques, etc., ont lieu pendant l'écoulement même, et que le sang semble couler goutte à goutte, on dit qu'il y a dysménorrhée, strangurie utérine. C'est dans une irritabilité trop grande, quelquefois dans une véritable

phlegmasie chronique de l'utérus qu'il faut chercher la cause de la ménostasie et de la dysménorrhée. Il est le plus souvent extrêmement difficile de corriger cette disposition vicieuse de la matrice, qui finit souvent par la désorganisation. M. *Mérat* dit cependant « s'être assuré que l'utérus des femmes sujettes à la ménostasie n'était pas « plus exposé à d'autres maladies que celui des personnes du sexe « féminin où l'écoulement avait lieu sans douleur ».

Les moyens propres à combattre les deux maladies dont je viens de parler, sont les mêmes que ceux que j'ai indiqués comme propres à favoriser la menstruation dans les cas d'irritation de l'utérus. On emploiera donc les bains de siége, les injections émollientes, mucilagineuses, narcotiques; les saignées locales, la saignée générale quand il y a pléthore et qu'il s'agit de ménostasie: les ventouses sur les seins peuvent convenir dans quelques circonstances; les vapeurs émollientes procurent souvent de bons effets. On engagera d'ailleurs la malade à faire abstraction de tout ce qui peut surexciter les organes de la génération, et on lui conseillera d'exercer le système locomoteur.

Aménorrhée. J'ai dit, après *Roussel*, que l'écoulement des règles était l'indice de la santé, aussi l'absence de ce flux périodique aux époques que la nature a pris soin de fixer pour son écoulement, est à un très-petit nombre d'exceptions près, le signe d'un dérangement plus ou moins grand dans l'organisme. Presque tous les auteurs qui ont traité de l'aménorrhée (c'est ainsi qu'on nomme la suspension accidentelle et morbide des règles), en ont fait une maladie particulière à l'utérus, et ont, en conséquence, décrit comme ses symptômes, ceux de la plupart des affections dont se compose la pathologie. Je crois plus convenable de ne voir dans l'aménorrhée, que le symptôme possible de presque toutes les maladies, quel qu'en soit le siége ou la nature; c'est le moyen d'éviter une foule d'erreurs, et, en suivant cette marche, on ne sera jamais tenté d'attribuer la suppression des règles à la sécheresse et au racornissement des vaisseaux utérins, à la présence d'une matière acrimonieuse dans l'uté-

rus, à la viscosité du sang menstruel, à son mélange avec la lymphe épaissie.

Dans l'impossibilité de passer en revue toutes les congestions, les phlegmasies aiguës ou chroniques, les dégénérescences viscérales, les névroses, les fièvres, les hémorrhagies, les plaies, les contusions, etc., je ne les envisagerai ici que d'une manière collective; et, pour qu'on saisisse bien par quel mécanisme elles produisent l'aménorrhée, je les diviserai en deux ordres que je considèrerai à l'état chronique et à l'état aigu.

Maladies de l'appareil vulvo-utérin produisant l'aménorrhée. 1.° Chroniques: c'est par une désorganisation lente et successive qu'elles arrêtent l'écoulement menstruel, qui diminue peu à peu, et finit par être remplacé par des fleurs blanches, un écoulement purulent, ichoreux; des hémorrhagies irrégulières, provenant souvent de l'érosion des vaisseaux utérins. 2°. Aiguës : c'est en déterminant le spasme des capillaires de la matrice, ou en engorgeant brusquement cet organe, qu'elles empêchent ou suppriment l'hémorrhagie menstruelle, suivant qu'elles apparaissent dans l'intervalle de deux époques, ou pendant que le flux s'effectue. Bien entendu que les irradiations sympathiques qui partent de l'organe malade, peuvent déterminer des affections secondaires qui persistent après la maladie primitive, et empêchent à leur tour le rétablissement des règles.

Maladies siégeant hors de l'appareil vulvo-utérin produisant l'aménorrhée. 1.° Chroniques : le plus souvent elles s'insinuent sourdement dans l'organisme, troublent peu à peu l'harmonie des fonctions, en empêchant l'expansion des propriétés vitales. Le sang cesse d'affluer vers l'utérus, les règles deviennent de moins en moins abondantes, souvent irrégulières, et finissent par disparaître tout-à-fait. Si le praticien inattentif attend, pour reconnaître la maladie, que la menstruation n'ait plus lieu, il est souvent trop tard, et la malade succombe malgré tous les secours de l'art. Remarquons que certaines

affections chroniques, notamment celles du poumon, peuvent, dans certaines circonstances, réagir sur les organes génitaux, et y déterminer une excitation, qui, loin de supprimer les menstrues, les rend plus abondantes. 2.° Aiguës : elles établissent un point de révulsion, qui, suivant l'époque de leur invasion, empêche ou arrête instantanément l'écoulement des règles ; ces maladies dégénèrent quelquefois en une hémorrhagie, un flux séreux, un érysipèle, des taches de la peau, etc., qui suivent la marche périodique de la menstruation; on leur donne alors le nom de *règles déviées.*

Étiologie des maladies qui produisent l'aménorrhée. L'étiologie de ces maladies n'offre rien de particulier quand elles surviennent hors le temps des menstrues. Quant, au contraire, elles naissent à cette époque, elles sont ordinairement déterminées par les causes occasionnelles les plus légères. Il n'y a rien là qui doive surprendre le praticien éclairé ; il conçoit sans effort que sous l'influence d'une hémorrhagie siégeant dans un des viscères les plus influens de l'organisme, la seule immersion des pieds ou des mains dans l'eau froide, une frayeur subite, une saignée intempestive, un purgatif donné mal à propos, etc., puissent produire une métrite, une gastrite, une péritonite, une hémoptysie, etc., quand surtout le tempérament de la femme la prédispose à l'une ou à l'autre de ces affections.

Symptômes des maladies qui causent l'aménorrhée. Ces maladies étant excessivement variables pour la nature et pour le siége, il est impossible de rien dire de général sur leurs symptômes, à moins qu'on ne veuille tomber dans l'écueil commun et diviser les symptômes de l'aménorrhée en locaux et en généraux.

Diagnostic des maladies qui causent l'aménorrhée. Je serai aussi court sur le diagnostic que sur les symptômes de ces maladies. Je crois qu'il suffit d'avoir fait entrevoir le danger qu'il y aurait de s'ob-

stiner à chercher dans l'utérus la source d'accidens qui peuvent partir de tout autre point de l'organisme. C'est au praticien à bien distinguer l'effet de la cause, et à ne pas s'engager dans une thérapeutique imprudente. Il s'éclairera de tous les signes commémoratifs, explorera soigneusement tous les viscères, interrogera toutes les fonctions, s'assurera qu'il n'a point à faire à une affection morale, à une grossesse qu'on veut lui cacher : qu'il se souvienne que ce dernier cas est fort épineux, et l'écueil du praticien le plus exercé : qu'il soit en garde contre une autre source d'erreurs ; je veux parler de la vieillesse dissimulée, il en sera question plus loin.

Prognostic des maladies qui causent l'aménorrhée. Faut-il dire qu'il dépend de l'ancienneté de la maladie, de son siége, de sa cause, de la constitution de la femme, de son âge, de son genre de vie, de sa profession, etc.

Traitement prophylactique et curatif. La prophylaxie de l'aménorrhée est nécessairement toute l'hygiène de la femme. Elle doit s'assujétir aux lois hygiéniques relatives à son âge, à son tempérament, à ses idiosyncrasies, à l'état de sa santé, à sa profession, aux saisons, au climat qu'elle habite, à la grossesse, à l'accouchement, à l'allaitement, etc. ; l'irritabilité excessive que l'hémorrhagie menstruelle communique à tous les viscères, et notamment à l'utérus, exige en outre des précautions hygiéniques particulières. Pendant toute la durée de l'orgasme utérin, la femme se placera dans une température modérée, se prémunira contre toutes les transitions subites de température, et notamment celle du chaud au froid. Elle évitera l'air froid et humide, les appartemens trop chauds, les réunions nombreuses et bruyantes ; elle fera choix de vêtemens, qui, la mettant à l'abri des intempéries de l'air, permettent à la circulation un libre cours. Elle ne saurait trop se mettre en garde contre l'immersion des mains ou des pieds dans l'eau froide. C'est à l'époque des règles, sur-

tout, que l'usage des lotions froides, astringentes, stimulantes, etc., et l'abus des chaufferettes sont pernicieux. Il est une autre habitude vicieuse dont les auteurs conseillent aux femmes de se défaire ; je veux parler des chauffoirs ; ils maintiennent, il est vrai, les parties de la génération dans une moiteur habituelle, font stagner les liquides dans le vagin; inconvéniens qui sont la source de plusieurs maladies de ces organes ; mais comment veut-on qu'elles y suppléent ? La sobriété est indispensable à la femme qui a ses règles ; sa table se composera d'alimens de facile digestion, elle en proscrira les viandes trop animalisées, les mets de haut goût, les boissons excitantes ; elle usera de vin avec la plus grande modération, et s'abstiendra des autres liqueurs alcoholiques. Est-elle vive, emportée, colère, encline aux plaisirs de Vénus ; qu'elle se mette à l'abri de tout ce qui peut exciter ses passions ; qu'elle fasse sur elle un généreux effort, dut-elle s'en dédommager plus tard. Est-elle en proie à des chagrins, qu'elle s'entoure de personnes gaies. A-t-on quelque mauvaise nouvelle à lui apprendre, qu'on choisisse pour le faire un temps plus opportun. Tout exercice pénible ou susceptible d'activer le mouvement circulatoire est nuisible pour elle; qu'elle use sobrement du sommeil, s'abstienne du coït et surtout de jouissances illicites ; qu'elle favorise les excrétions naturelles de la peau, de la vessie et du rectum.

Quant au traitement curatif des maladies qui produisent l'aménorrhée, il offre deux indications à remplir en même temps : traiter la maladie, favoriser le rétablissement de la menstruation. Je renvoie, pour le surplus, à ce que j'ai dit en parlant du traitement des accidens de la puberté (page 13 et suiv.). Qu'on se garde bien toutefois de débuter par les grands moyens, surtout dans les suppressions subites. Dans ces dernières, il n'y a d'abord que simple congestion (particulièrement de l'utérus) ; et les moyens les plus simples, tels qu'une potion légèrement diaphorétique, un lit bassiné, des pédiluves, etc., suffisent souvent pour faire cesser tous les accidens.

CESSATION PHYSIOLOGIQUE DES RÈGLES ; MALADIES DE L'AGE CRITIQUE.

Cessation physiologique des règles.

On a vu à combien d'accidens l'établissement des menstrues exposait la femme. Des accidens non moins nombreux, non moins redoutables la menacent encore lors de leur cessation physiologique et permanente. Aussi est-ce avec une sorte d'effroi qu'elle voit s'avancer cette époque fatale nommée avec raison *l'âge critique :* trop heureuse si à l'idée du danger ne venait se joindre une idée plus pénible encore ! Mais hâtons-nous de la consoler d'une perte qu'elle s'exagère beaucoup sur la foi d'autrui. Ce dénûment, cet abandon dont on se plaît à l'effrayer ne sont réels que pour celle qui, n'ayant connu d'autres jouïssances que les plaisirs des sens, voit fondre sur elle les maladies les plus terribles, les infirmités les plus dégoûtantes, dignes fruits de ses écarts. Ce dénûment, cet abandon existent-ils pour celle qui, s'étant fait du bonheur une idée plus réelle, s'est assujettie depuis long-temps aux lois de l'hygiène ; préparée d'avance à la révolution qui va l'affranchir d'une foule d'incommodités, elle la subit sans trouble, sans regrets, et trouve au sein d'une famille qu'elle chérit et dont elle est adorée la récompense de la vertu.

Causes de la cessation des règles ; époque à laquelle elle arrive. *Astruc* attribue la cessation des menstrues au resserrement des appendices veineuses de l'utérus. *Haller* la fait dépendre de la rigidité des fibres utérines s'opposant à l'abord du sang poussé par le cœur. Tout ce qu'on peut dire de raisonnable à ce sujet, c'est que les organes génitaux perdant peu à peu de leur influence, la menstruation, qui est en raison de leur vitalité, doit cesser quand ils sont devenus des parties inutiles.

On a fixé l'âge critique à quarante-cinq ans, terme moyen, pour nos climats. La nature offre encore ici des variations et des anomalies ; on voit tous les jours des femmes pour qui l'âge critique arrive à trente-six ans ; M. le professeur *Richerand* cite une femme qui était réglée à soixante-dix ans ; *Haller* a vu la menstruation s'effectuer d'une manière régulière chez une femme de quatre-vingts ans. On doit néanmoins se défier de ces hémorrhagies tardives, symptômes fréquens du cancer de l'utérus.

Il est une loi qui ne souffre peut-être pas d'exceptions ; c'est que, chez les femmes pour lesquelles la puberté est précoce, l'âge critique arrive de très-bonne heure. Aussi les femmes du nord sont souvent fécondes à soixante ans, celles du midi le sont rarement après quarante-cinq ; les habitantes de nos campagnes accouchent à cinquante ans, celles de Paris ne le peuvent guère après quarante-cinq.

Diagnostic. Le diagnostic de la ménespausie n'est pas toujours exempt de difficultés ; on peut confondre la cessation des règles avec la grossesse et l'aménorrhée. Des femmes ont poussé l'erreur jusqu'à faire tous les préparatifs nécessaires pour l'accouchement ; des praticiens même, chose plus étonnante encore, ont cru percevoir les mouvemens actifs du fœtus chez des femmes pour lesquelles la génération n'était plus possible. On peut encore avoir affaire à une femme qui, sous le vain prétexte de se rajeunir, cherche à prolonger un écoulement désormais inutile. Dans les cas douteux, le praticien se guidera d'après l'âge, le tempérament de la femme, l'époque à laquelle elle a été réglée pour la première fois, la marche qu'a suivie la menstruation, la quantité de sang perdu aux dernières époques, l'état des organes génitaux. Il devra savoir la manière dont se sont comportées les menstrues chez la mère de la femme qu'il a sous les yeux ; il tiendra compte des accidens qui se manifestent, etc. Il peut être utile aussi de se rappeler que, quand la menstruation éprouve un dérangement quelconque chez un sujet qui a atteint la quaran-

taine, il est extrêmement rare qu'elle reprenne ensuite une marche régulière. Voici d'ailleurs à peu près comment se fait la cessation des règles. En général, elle n'a pas lieu d'une manière subite, à moins qu'elle ne soit le résultat d'un accident. La femme est avertie longtemps d'avance du changement qui va s'opérer en elle. L'écoulement, avant de se suspendre pour toujours, « devient irrégulier, soit pour le « temps, la durée, la quantité. Quelquefois il a lieu tous les quinze « jours ; dans quelques cas, il se suspend pendant deux ou trois « époques, pour reparaître ensuite ; souvent, après deux ou trois « menstruations peu abondantes, il survient un flux immodéré « suivi d'un écoulement blanc plus ou moins abondant, qui, dans « quelques cas, remplace le sang menstruel, et qu'il faut respecter. « Ces changemens ne peuvent avoir lieu sans que la femme n'en « éprouve quelque inquiétude ; certaine alors d'arriver à l'époque « fatale, il faut la rassurer, et l'instruire des divers changemens qui « se succéderont, afin qu'elle n'en soit point effrayée. » (M. *Maygrier.*)

D'autres changemens ont lieu du côté des organes génitaux : l'utérus acquiert un volume plus considérable ; les vaisseaux qui l'arrosent augmentent de capacité ; l'orifice est légèrement entr'ouvert : on en sent mieux les déchirures chez les femmes qui ont eu des enfans ; le tissu en est beaucoup moins dense ; mais ensuite, par les progrès de l'âge, ce viscère s'atrophie, ainsi que les ovaires. Les glandes mammaires, liées à ces organes par la plus étroite sympathie, éprouvent le même sort.

Chez quelques femmes, la menstruation cesse sans altération sensible dans leur santé ; chez quelques-unes même, sans qu'elles s'en aperçoivent. Mais on a dit d'une manière trop générale que les femmes qui avaient toujours joui d'une bonne santé n'avaient rien à redouter de l'âge critique : je crois cette proposition trog générale ; car de même que quelques santés détériorées trouvent leur salut dans la cessation d'une évacuation qui les épuisait, de même aussi les santés les plus robustes peuvent y puiser le germe de congestions

viscérales funestes. Quand les femmes ont franchi l'âge critique, leur santé devient plus stable, leur constitution plus robuste, et elles ont l'espoir fondé de pousser leur carrière au-delà de celle de la plupart des hommes de leur âge.

Maladies de l'âge critique.

Ces maladies sont extrêmement nombreuses ; pour jeter quelque jour sur leur étiologie, je les diviserai en trois ordres, que je ferai suivre de quelques considérations prophylactiques et thérapeutiques.

Maladies qui préexistent à l'âge critique. Ce sont presque toutes les maladies chroniques, quelqu'en soit le siége et la nature, très-communes chez les femmes qui ont donné dans les excès de tout genre, rares au contraire chez celles qui ont mené une vie régulière et se sont conformées au vœu de la nature. Ces affections ne peuvent manquer de s'exaspérer a une époque où la nature s'occupe à supprimer une fonction qui détournait une partie des fluides et de l'irritation qui menaçait les viscères ; à une époque où des chagrins de plus d'un genre viennent assiéger le moral de la femme. Un des effets les moins fâcheux de ces maladies, presque toujours funestes, c'est de hâter l'âge critique. Les plus communes sont : l'engorgement, les ulcérations du col de la matrice, les polypes, le cancer de cet organe, celui des mamelles, les névroses, les maladies de l'arbre circulatoire, les phlegmasies cutanées, etc.

Prophylaxie et thérapeutique. S'astreindre toute la vie aux lois de l'hygiène, réclamer à temps les secours de l'art, éviter les passions tristes, redoubler de précautions à l'approche de la ménespausie, prendre d'ailleurs celles que nécessite la cessation des règles, voilà la prophylaxie des maladies qui préexistent à l'âge critique. Quant

aux indications thérapeutiques, elles sont trop nombreuses et trop variées pour qu'on puisse dire quelque chose d'applicable à tous les cas.

Maladies dont la cessation des règles est la cause déterminante. Quand les femmes sont bien constituées, pas trop sanguines, que chez elles la vie des organes génitaux décroît graduellement, et s'éteint d'une manière insensible, la cessation des menstrues n'entraîne aucune conséquence fâcheuse à sa suite. Mais qu'on suppose chez celle qui cesse d'être réglée une grande activité dans la sanguification, que cette activité soit inhérente à l'organisation, qu'elle soit le résultat d'excès dans le régime, ou bien enfin un reste d'impulsion communiquée par l'appareil génital, elle entraînera nécessairement à sa suite des congestions viscérales plus ou moins fâcheuses, à moins qu'un flux hémorrhoïdal ne vienne au secours des organes.

Considérons maintenant la menstruation détournée depuis longtemps de son véritable usage, et devenue une évacuation dépurative; la supression de cet émonctoire peut-il manquer de donner lieu à des affections calculeuses, goutteuses, rhumatismales, herpétiques, nerveuses, etc. ? Peut-être que les mots *dépurative*, *émonctoire*, dont je viens de me servir ne sont point convenables; je vais rendre mon idée en termes équivalens : la muqueuse génitale est-elle devenue le siège d'une phlegmasie chronique habituelle, compatible avec la santé, et susceptible de disparaître à l'âge de retour ; l'excès de vitalité qu'acquièrent les organes sécréteurs aux dépens de celle des organes génitaux, détermine le transport sympathique de l'irritation qui assiégeait ces derniers, sur les reins, les articulations, la peau, etc. etc.

Prophylaxie et thérapeutique. Adopter un régime pythagoricien, faire abstraction de tout ce qui peut favoriser la pléthore sanguine, redoubler de sobriété à l'âge critique, fuire la vie sédentaire, éviter

les veilles prolongées, les appartemens trop chauds, etc.: tels sont les moyens de diminuer l'activité de la sanguification, et d'en prévenir les conséquences. C'est par des saignées générales faites à propos, une diète plus ou moins sévère, des révulsifs sagement administrés, que le praticien préviendra ou combattra les accidens. Si un flux hémorrhoïdal tend à s'établir, il le favorisera.

Éviter l'abus des plaisirs vénériens, bannir l'usage des chauffrettes, des cosmétiques; avoir honte de la malpropreté sans donner dans un excès contraire, se mettre en garde contre les affections syphilitiques, contre toutes les stimulations directes ou indirectes de l'appareil génital; s'abstenir de tout ce qui peut relâcher la muqueuse vaginale, consulter de bonne heure l'homme de l'art : telle est en raccourci la base sur laquelle repose la prophylaxie des maladies des voies de la génération, et, en particulier, celle des altérations du produit de la menstruation. Si les conséquences d'une menstruation dépravée qui n'aurait pas été prévenue se manifestent, le praticien fera tous ses efforts pour que la peau devienne le siége de l'émonctoire supprimé, ou, si l'on veut, de l'irritation déplacée. Les habits de laine, les frictions cutanées, les vésicatoires, les exutoires ne seront point négligés; et, si la nature prévient les efforts de l'art, loin de la contrarier, on respectera son ouvrage.

Bien entendu que les précautions hygiéniques indiquées dans les deux paragraphes précédens ne peuvent dispenser de celles qu'exige en général l'âge de retour.

Maladies accidentelles qui naissent à l'âge critique. Lors de la cessation physiologique et permanente des règles, comme au temps de leur établissement, et aux époques périodiques de leur écoulement, les causes occasionnelles les plus légères suffisent pour produire des maladies très-graves, et d'autant plus graves que, l'utérus ne pouvant plus se prêter à une révulsion salutaire, les autres organes se trouvent, pour ainsi dire, surchargés du reste de vie qui animait encore l'appareil génital.

Prophylaxie. Depuis l'instant où la femme sentira s'approcher l'époque redoutable jusqu'à ce que tout danger soit dissipé, elle devra se conformer constamment aux lois hygiéniques particulières qu'exige la susceptibilité viscérale pendant l'hémorrhagie utérine physiologique, et de plus à toutes celles relatives à son âge, son tempérament, son idiosyncrasie, sa profession, sa santé, le climat qu'elle habite, la saison régnante, etc. Elle devra, chose plus importante encore peut-être, savoir se résigner, et bannir de son cœur des passions qui ne doivent plus y régner.

Ne pouvant rien dire d'applicable à toutes les maladies accidentelles de l'âge critique, je m'abstiendrai de parler de leur traitement.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Quæ ducere oportet, quò maximè vergant, eò ducenda per convenientia loca. *Sect.* 1, *aph.* 21.

II.

Frigida, velut nix, glacies, pectori inimica, tusses movent, sanguinis eruptiones ac catarrhos inducunt. *Sect.* 5, *aph.* 24.

III.

Mulieri sanguinem evomenti, menstruis erumpentibus solutio, fit. *Ibid.*, *aph.* 32.

IV.

Mulieri menstruis deficientibus, è naribus sanguinem fluere, bonum. *Ibid.*, *aph.* 33.

V.

Mulieri, menstrua si velis cohibere, cucurbitam quàm maximam ad mammas appone. *Ibid.*, *aph.* 50.

VI.

Si fluxui muliebri convulsio et animi deliquium superveniat, malum. *Ibid.*, *aph.* 56.